

LIBÉRATION DE GRISELLES

(2^{ÈME} PARTIE)

MARIE-LOUISE RENEAUD

Ce document est la retranscription effectuée par Jean-Paul THIERRY en janvier 2012 d'un document dactylographié qu'il était difficile de mettre sur le site Histoire de Griselles.

La présentation initiale du document a été conservée.

Les plans ont été scannés à partir du document d'origine. Les noms des communes et des hameaux ainsi que la légende ont été ressaisis.

Pour la version disponible sur le site internet, les plans et les photographies ont été réduits pour conserver une taille de fichier raisonnable.

Ce document fait suite à celui qui a été écrit par M. Jean RENAUD (1914-1956) qui fut instituteur à Griselles de 1942 à 1956.

Ces souvenirs ont été recueillis par Mme Reneaud en 1985.

Avant-propos

L'an dernier, "La Joie de Vivre" de Griselles avait fait paraître un fascicule sur la LIBERATION DE GRISELLES.

C'est mon mari, Jean RENEAUD, instituteur à Griselles de 1842 à 1956, qui avait rédigé ce compte-rendu, sitôt après les événements.

Mais il n'y est question que des faits qu'il connaissait personnellement. Il avait projeté de mener une enquête plus complète auprès de ceux qui, bien involontairement, avaient été plongés dans la bataille de Corbelin, ou avaient assisté à l'arrivée des Américains. La maladie, puis la mort, l'ont empêché de mener à bien ce travail.

Quarante ans plus tard, j'ai essayé de retrouver des témoins et je les ai interrogés (j'en ai peut-être oubliés, je m'en excuse). Ce sont ces souvenirs, vieux de 40 ans, que j'ai rassemblés ici.

Marie-Louise RENEAUD

ERREURS DANS LE PREMIER LIVRET :

Page 3 : C'est dans le mur de Mme KERDAL que l'avion est venu s'arrêter (Mme DELOINCE)

Page 3 : Ce n'était pas un Curtiss, mais un Mustang (M. SERMANET)

Page 4 : Il n'y avait qu'un train à Saint Firmin des Vignes, contenant essence et munitions (Henri BLIN)

Blessée le 20 avril 1944

C'était un dimanche matin qui s'annonçait comme les autres. Ma mère était au jardin et j'étais près d'elle, dans notre hameau des Chassins. Mon frère était au bourg de Griselles et mon père avait attelé pour la première fois un jeune poulain et était parti chez le cidrier. Sur la place de l'église, les gens sortaient de la messe, paraît-il.

Tout à coup, nous avons entendu des bruits inquiétants. Des avions faisaient ronfler leur moteur. Vite, avec maman, nous sommes revenues en direction de la maison, mais nous ne voyions toujours rien. C'était un combat entre avions allemands et avions alliés. Brutalement, l'un d'eux surgit au dessus des arbres. J'ai bondi pur me mettre à m'abri. Trop tard ! Un obus a explosé dans la cour : j'étais blessée à la cuisse et ma mère au côté et au bras. Sur le moment, je n'ai pas eu mal. Je savais que j'étais blessée mais je ne souffrais pas. Mais je saignais abondamment.

Vite des voisines, Mme BOLLERET et Melle SERMANET sont arrivées et m'ont rentrée. Pendant ce temps, Camille, qui travaillait à la ferme voisine a pris son vélo et est allé chercher mon père tandis que M. SERMANET filait à Ferrières chercher le médecin.

Mon père est vite arrivé, très inquiet. C'est Camille qui a ramené le poulain.

Le médecin m'a fait un pansement bien serré et je suis restée allongée. Ce n'est que le lendemain qu'on m'a emmenée à Montargis passer la radio. Le chirurgien n'a pas trouvé nécessaire de m'opérer. Quant à ma mère, heureusement, ses blessures étaient superficielles et se sont guéries rapidement.

Quant à moi, je souffrais toujours de ma blessure à la cuisse. Dès que je fatiguais un peu, elle enflait. Dix ans après, on s'est aperçu que j'avais un gros anévrisme à l'artère fémorale : un minuscule éclat d'obus avait entamé la paroi du vaisseau sanguin. C'est un miracle que l'artère n'ait pas éclaté, ce qui aurait entraîné une mort immédiate.

On m'a donc opéré, non sans mal, car la paroi distendue par l'anévrisme a de nouveau éclaté après l'opération et il a fallu m'ouvrir de nouveau.

Le chirurgien m'a donné le petit éclat d'obus qu'il avait retiré : il a environ 15 mm de long et ses bords sont tout déchiquetés. Il en reste encore d'autres, paraît-il, mais qui ne sont pas dangereux. Cependant, je souffre toujours quand je marche.

Je ne pense pas que l'aviateur ait fait exprès de lancer un obus sur la ferme mais en se battant, il n'a pas fait attention. J'ignorerais toujours si c'est un allemand ou un allié qui nous a fait ce cadeau; lui aussi sans doute ne s'est aperçu de rien.

D'autres éclats ont cassé une vitre de la chambre et une vitre de la cuisine. Rien ne prouve donc que je n'aurais rien eu si j'avais été dans la maison.

Mme Madeleine DELACOUR-BARON

DISCOURS DU GENERAL DE GAULLE

le 6 Juin 1944

La bataille suprême est engagée !

Après tant de combats, de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France !

D'immenses moyens d'attaque, c'est-à-dire, pour nous, de secours ont commencé à déferler à partir des rivages de la vieille Angleterre. Devant le dernier bastion de l'Europe à l'Ouest, fut brisée naguère la marée de l'oppression allemande et aujourd'hui la base de départ de l'offensive vers la liberté. La France, submergée depuis quatre ans mais non point réduite, ni vaincue, la France debout pour y prendre part.

Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. Il s'agit de détruire l'ennemi, l'ennemi qui écrase et souille la patrie, l'ennemi détesté, l'ennemi déshonoré.

L'ennemi va tout faire pour échapper à son destin. Il va s'acharner à tenir notre sol aussi longtemps que possible. Mais, il y a beau temps déjà qu'il n'est plus qu'un fauve qui recule. De Stalingrad à Tarnopol, des bords du Nil à Bizerte, de Rome à Rome, il a pris maintenant l'habitude de la défaite.

Cette bataille, la France va la mener avec fureur. Elle va la mener en bon ordre. C'est ainsi que nous avons, depuis quinze cents ans, gagné chacune de nos victoires. C'est ainsi que nous gagnerons celle-là. En bon ordre ! Pour nos armées de terre, de mer, de l'air, il n'y a point là de problème. Jamais elles ne furent

plus ardentes, plus habiles, plus disciplinées. L'Afrique, l'Italie, l'Océan et le ciel ont vu leur force et leur gloire renaissantes. La terre natale les verra demain !

Pour la nation qui se bat, les pieds et les poings liés, contre l'opresseur armé jusqu'aux dents, le bon ordre dans la bataille exige plusieurs conditions.

La première est que les consignes données par le Gouvernement français et par les chefs français qu'il a qualifiés pour le faire à l'échelon local soient exactement suivies.

La seconde est que l'action menée par nous sur les arrières de l'ennemi soit conjuguée aussi étroitement que possible avec celle que mènent de front les armées alliées et françaises. Or, tout le monde doit prévoir que l'action des armées sera dure et sera longue. C'est dire que l'action des forces de la Résistance doit durer pour aller s'amplifiant jusqu'au moment de la déroute allemande.

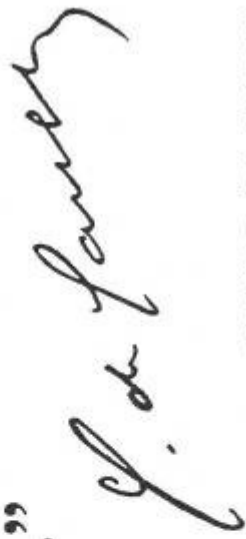
La troisième condition est que tous ceux qui sont capables d'agir, soit par les armes, soit par les destructions, soit par le renseignement, soit par le refus de travail utile à l'ennemi, ne se laissent pas faire prisonniers. Que tous ceux-là se déborent d'avance à la clôture ou à la déportation ! Quelles que soient les difficultés, tout vaut mieux que d'être mis hors de combat sans combattre.

La bataille de France a commencé. Il n'y a plus dans la nation, dans l'Empire, dans les armées qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même espérance. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes voici que reparaît le soleil de notre grandeur.

Z 7 5

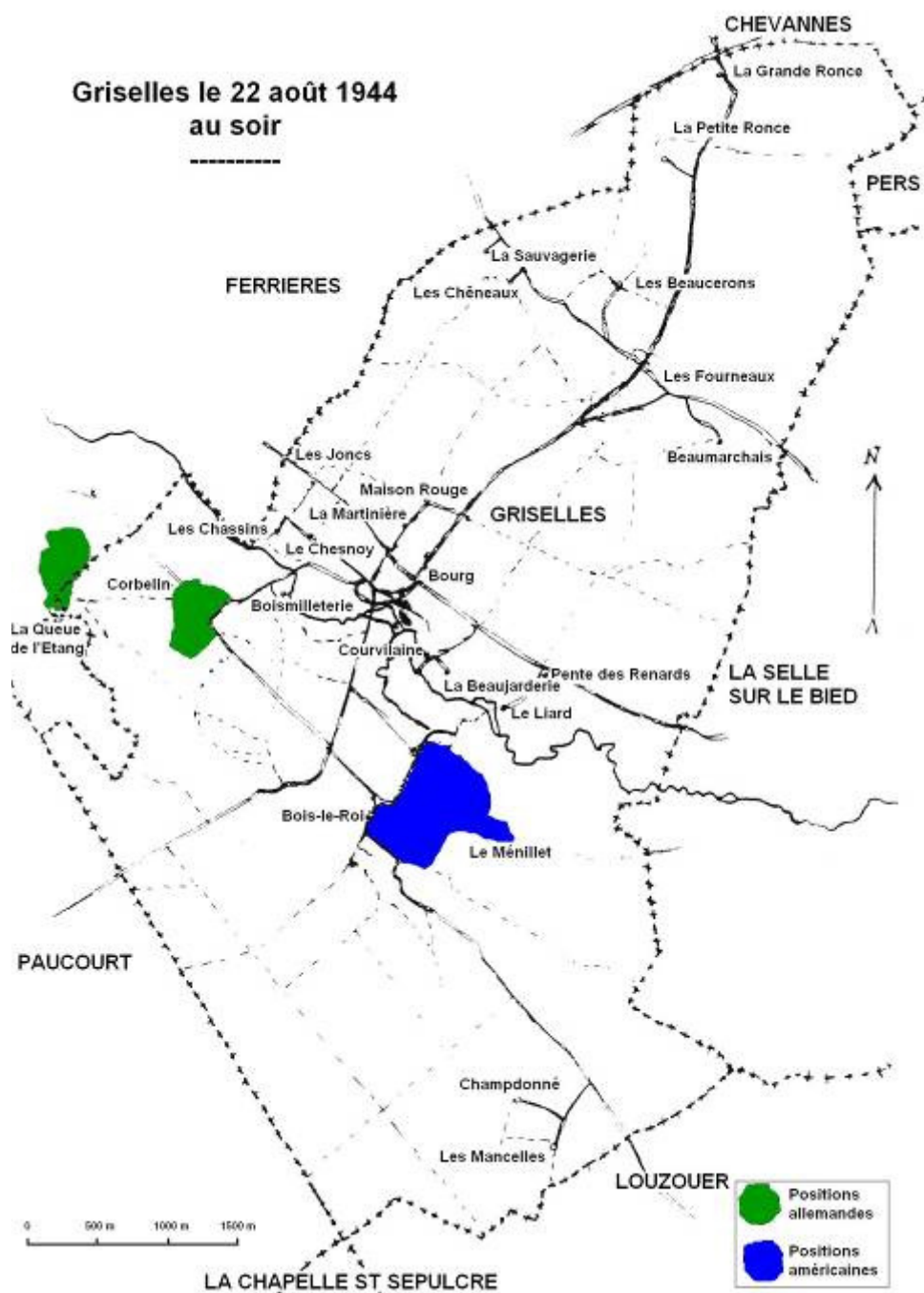
Tract trouvé par Mme CARENTON le 19 juin 1944 près du bombardier abattu au
Pressoir de Ferrières (recto-verso)
Le document est légèrement endommagé.

**“ . . . que l’action menée par nous sur
les arrières de l’ennemi soit conjuguée
aussi étroitement que possible avec
celle que mènent de front les armées
alliées et françaises.”**

A handwritten signature in cursive script, reading "J. de Gaulle". The signature is written in dark ink and is positioned to the right of the main text block.

GENERAL DE GAULLE

Griselles le 22 août 1944 au soir



- † Soldats allemands décédés
- ⊕ Chevaux morts - en A beaucoup de chevaux morts et enterrés
- Canons allemands
- Bois
- ⊙ Automitrailleuse américaine détruite



La Libération vue du Ménillet

Mme F.S. : Nous étions arrivés au Ménillet le 15 mai 1944, non sans peine. Il nous a fallu un jour et demi pour venir de Paris en train. Nous n'avons pas pu descendre à Ferrières où on nous attendait avec une voiture à âne.

Nous sommes arrivés à Montargis sans avoir ni de quoi manger, ni de quoi coucher. Il a fallu marcher, avec notre petit garçon de 4 ans, jusqu'à la route de Villemendeur où nous avons été bien reçus.

Le lendemain, nous sommes revenus par le train jusqu'à Ferrières et il a fallu gagner le Ménillet à pied. Nous ne connaissions pas la route et nous sommes passés par Griselles et Caubert (14 km environ), portant notre fils à tour de rôle. Nous vivions là avec des amis.

Une nuit, les Allemands ont fait irruption : un officier et 7 jeunes soldats. Heureusement nos amis (juifs) étaient absents. La patrouille allemande était à la recherche de résistants (de "terroristes" disaient-ils). Ils ont fouillé partout; l'officier a même vérifié les lits pour voir s'ils étaient chauds. Puis ils sont repartis, ayant chapardé notre ration de beurre, mais sans voir le poste à galènes dont l'usage était interdit.

Le 22 août, l'avion espion américain, la "sauterelle", s'est posée à l'embranchement du chemin de Caubert et de celui de la Hutte. Vite, nous y avons couru. Ceux de Caubert y étaient aussi. Une femme disait à l'aviateur, un grand blond : "*Je vous faisais signe avec mon mouchoir !*" Ensuite sont arrivés les tanks, les chenillettes et tout le matériel américain.

Monsieur ASSELIN, de la Hutte, un résistant qui abritait Luce CERMIGNAC, nous a conseillé de ne pas retourner au Ménillet, où il allait conduire les Américains. "*Il y a des Allemands dans la forêt, il faut se méfier.*"

Nous sommes retournés chez nous le lendemain. Les Américains y étaient installés. Ils avaient sorti table et transat dans le jardin... et mangé nos provisions !

La jeep de reconnaissance américaine qui a été touchée par un obus allemand était montée par des Noirs. Ils ont été ramenés au Ménillet en attendant que leurs corps soient pris en charge par l'armée. Ici se passe un fait d'un humour bien discutable. Lorsque les Américains ont quitté le Ménillet, ils ont comblé les feuillettes qu'ils avaient creusées. Embarrassés par les deux casques des morts, ils en ont coiffé 2 poteaux dressés sur les deux fosses. Les gens aux alentours, croyant que c'étaient des tombes, ont défilé devant pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que nous les enlevions.

Une fois les Américains partis, un Allemand est venu, a rendu toutes ses armes et a demandé des habits civils pour rentrer chez lui. Mais nos amis l'ont remis comme prisonnier aux résistants et nous avons jeté les armes dans la mare. Au moulin du Gril, sept Allemands et un officier sont allés chez M. DESARMENIENS demander des habits civils. Ils étaient exténués. On leur a donné de l'eau et du pain et on les a fait prisonniers.

La Libération de Bois-le-Roi

Mme D. : Les Américains sont arrivés par le Ménéillet vers 14 h le 22 août 1944. Nous étions tous les quatre en train de faire un abri. Nous disposions des madriers au dessus de notre ancienne mare qui était à sec.

Un Parisien s'est mis à crier : "*Les voilà, les voilà !*". Alors on a tout quitté et on y est allé. Il y avait des tanks et des automitrailleuses. Il faisait un soleil de plomb, mais tout le hameau était réuni à les regarder. Le soir, il y a eu un très gros orage. Coups de tonnerre et coups de canon se confondaient. Mais nous ne savions pas sur qui les Américains tiraient : nous ignorions qu'il y avait des Allemands à Corbelin.

Pourtant, deux jours avant, il y avait des soldats allemands plein le Bois-Clair. Ils étaient exténués et dormaient à même la terre. C'est mon mari qui les a vus en allant faucher à La Queue de l'Étang.

M. R. : Les Américains arrivaient par la route du Ménéillet. Ils ont fait une halte au Carrefour, derrière le château de la Fontaine, M. JUTTEAU, qui parlait un peu anglais, leur a adressé quelques mots, mais l'un d'eux a dit : "*Grande bataille*". Ils se sont dispersés et se sont mis à creuser leurs trous individuels.

J. et A. Vicente : Quand les Américains sont arrivés à Bois-le-Roi, il était environ 14 heures. Il faisait très chaud et ils avaient soif. Je leur ai sorti un seau de cidre bien frais et des verres. Ceux qui étaient devant chez moi étaient bien contents.

Leur "mouchard" a fait un tour au dessus de Corbelin. A son retour, les soldats se sont précipités dans tous les sens, puis ils se sont embusqués dans le petit chemin de terre qui descend derrière le château de la Fontaine.

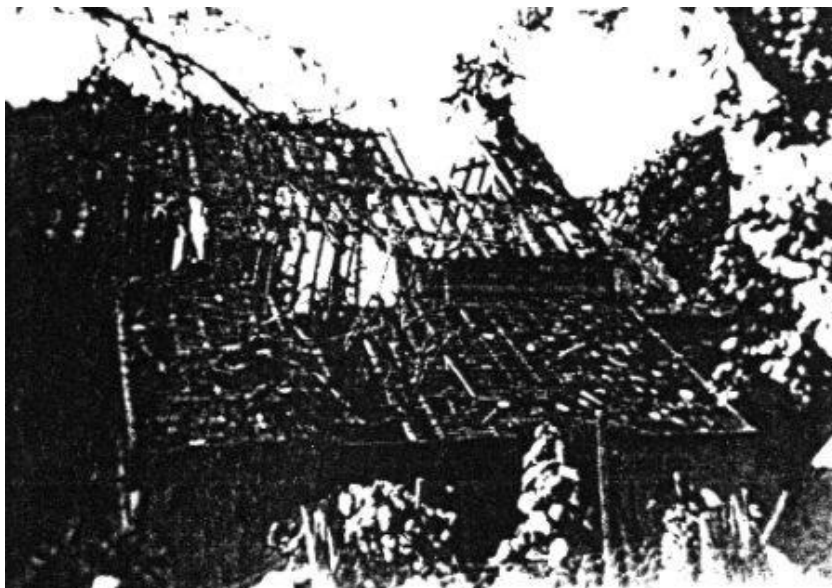
La D.C.A. était installée au tournant de la route qui va au Ménéillet. Quand il y a eu des tirs, nous nous sommes sauvés dans les caves voutées des communs du château de la Fontaine et nous y sommes restés longtemps (2 jours ?).

Il y avait du monde : la PÉPIN et ses enfants, Léone BALANÇA et les siens, René LEPAGE et toute sa famille, les CLÉMENT, JOSÉ, DUMAS, moi et mes deux gosses. Nous nous tenions loin du berger de ROUSSEAU et de sa famille car ils étaient pleins de poux. J'étais avec Isabelle CLÉMENT au Ménéillet? Nous croyions que c'étaient des Allemands et nous avons eu très peur jusqu'à ce que nous ayons aperçu l'étoile sur le côté des chars.

A l'arrivée des Américains, c'était RIGAULT l'un des plus contents. Il s'était évadé d'Allemagne depuis deux ans, et depuis il vivait dans sa chambre, sans jamais en sortir. Quel plaisir de pouvoir respirer l'air pur, sans craindre d'être dénoncé !!! Les Américains ne sont pas restés longtemps, au grand regret de beaucoup d'enfants qui récupéraient bonbons et chewing-gums. Je ne voulais pas que les miens aillent mendier comme cela.

Je crois que les prisonniers allemands, récupérés par les Américains, étaient regroupés dans les communs du château de Maistre avant d'être rapidement emmenés par camions.

La bataille de Corbelin



Le "Pavillon" a beaucoup souffert du bombardement américain (cliché G. NORET)



Un camion allemand devant la ferme LEGROS (cliché G. NORET)

Il est inutilisable, ayant été atteint par un obus. On distingue sur les toits et dans les murs les impacts des obus et des éclats.

La Libération vue de Corbelin

Mme C. - Melle M. LELOUP : Le 22 août, au matin, mademoiselle LELOUP était partie laver au Gril. Quelqu'un lui dit : "*Mais tu es folle, les Allemands vont arriver, on entend le canon*". Elle a repris son linge et elle est revenue à Corbelin le plus vite possible.

Dans l'après-midi, les Allemands sont arrivés, bien fatigués. Ils se doutaient que les Américains n'étaient pas loin, car ils voyaient le "mouchard" tourner en l'air au dessus d'eux.

Les uns s'allongeaient pour dormir, d'autres mangeaient nos tomates. Au soir, ils nous ont ordonné de ne plus sortir. Nous sommes allés chez monsieur LATREILLE, notre voisin, qui avait consolidé sa cave, car il n'y a pas de cave à notre maison.

Il y avait là : M. LATREILLE, sa femme, leurs deux enfants, les parents LELOUP, Mme COMBE, ses 2 enfants et Madeleine LELOUP. A la tombée de la nuit, les Allemands s'étaient rangés sur la route jusque vers chez FIETTE. En pleine nuit, 2 soldats allemands sont arrivés, ils se sont couchés dans un coin et ont dormi en ronflant. Le lendemain, ils ont fait leur toilette sur les marches de la cave.

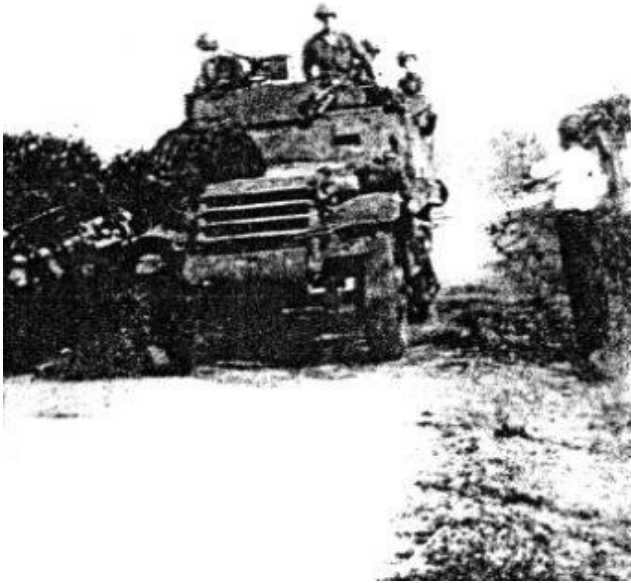
Quand les Américains ont commencé à tirer, les Allemands sont partis par le chemin du Bois-Clair qui va à La Queue de l'Étang avec les voitures. Deux chevaux ont été tués. Puis les Américains sont arrivés, les Allemands sont revenus et se sont rendus. Les Américains nous ont dit qu'il était dangereux de rester. Nous sommes parties chez ma sœur, Mme ROZÉ, qui habitait Maison-Rouge et les LATREILLE sont partis aussi à Maison-Rouge chez Mme LÉTUYER. On a voulu passer par la passerelle des Chassins mais il y avait des Allemands; nous sommes revenus au pont du Gril. Mais les F.F.I. étaient chez LANDRY et tiraient. On est monté le long du cimetière.

Dans la nuit, il y a eu un gros orage : coups de feu et coups de tonnerre se confondaient avec les coups de canon. Le lendemain, on est venu en haut du coteau, voir si notre maison était encore debout.

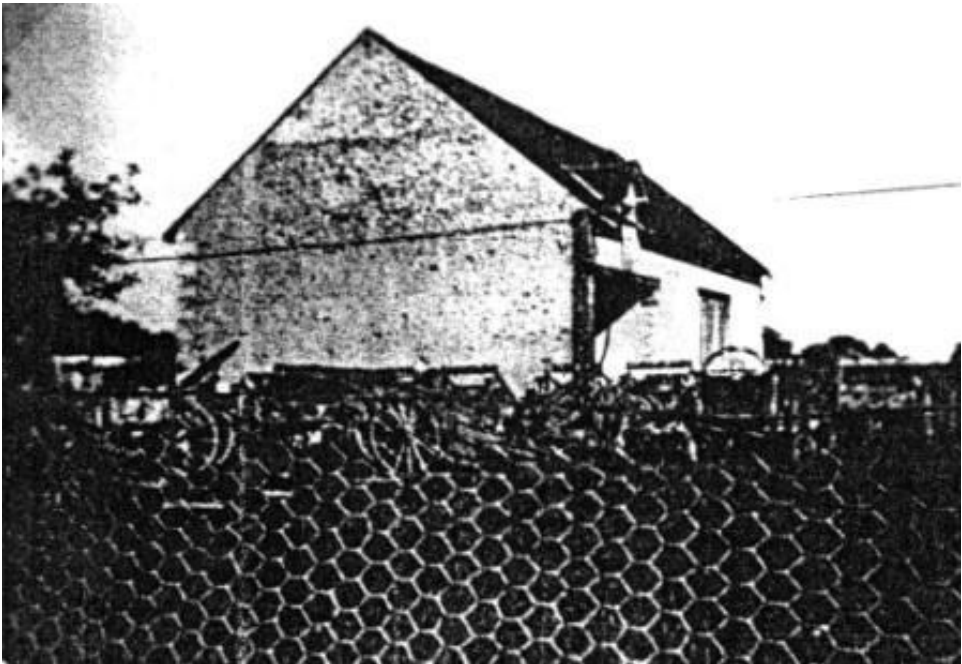
L'après-midi, nous sommes allés à Corbelin : les Allemands n'avaient touché à rien, pas même à notre cochon ! Nous avons aidé M. LATREILLE à traire ses vaches. Mais les Américains nous ont fait repartir et on est retourné coucher à Maison-Rouge. Le lendemain, c'était fini, il n'y avait plus de soldats. Près de l'infirmerie allemande chez DUMAS, il y avait un soldat allemand mort. Il y a eu plusieurs Allemands tués.

Nous avons eu très peur : derrière notre chambre, il y avait un pommier, et sous ce pommier, les Allemands avaient camouflé un canon.

Il y avait des F.F.I. qui vivaient au Bois-Clair, dans des grottes. FOURNILLON, leur chef, qui habitait Ferrières aurait voulu que je leur porte à manger. Mais j'avais trop peur. Un matin, très tôt, les Allemands sont arrivés alors que nous nous levions : ils ont fouillé toutes les maisons de Corbelin pour voir si nous abritions des Résistants. C'était quand ISQUIN a été tué.



Les Américains entrent dans Corbelin (Cliché M. Leloup)



**Les Américains ont réuni dans une cour de ferme le matériel pris aux Allemands.
Des cultivateurs de l'Yonne y retrouveront leur voiture (Cliché G. Noret)**

Mme LATREILLE : Les Allemands sont arrivés en fin d'après-midi. Ils avaient 3 canons. En arrivant, ils ont appris que les Américains étaient à Bois-le-Roi.

Ils ont mis les canons en place puis ils ont dételé les chevaux et les ont emmenés plus loin.

Nous avons passé la nuit dans la cave avec toute la famille LELOUP qui était venue nous rejoindre car ils n'avaient pas de cave. Seul le père LELOUP n'a pas voulu descendre, il est resté dans la cuisine. Nous étions nombreux : mon mari, les enfants, Mme COMBE, Mme LELOUP, les deux petites filles de Mme COMBE, Madeleine LELOUP et moi-même.

Des Allemands sont venus aussi, ils se sont couchés sur les traverses des tonneaux, mais il y en avait un qui montait la garde vers la porte. Le lendemain, j'ai traité mes vaches à 5h½ comme d'habitude. Puis on a voulu partir avec nos 3 chevaux et notre petit poulain. Nous voulions passer par la passerelle des Chassins, mais il y avait des Allemands qui nous ont empêchés de le faire. Enfin, on a pu franchir la Cléry et nous sommes allés garer les chevaux chez LÉTUYER, à Maison-Rouge.

On est revenu le soir pour traiter les vaches, mais les Américains étaient arrivés : il y avait un gros tank juste au milieu du chemin. Ils nous ont dit de ne pas rester longtemps. En arrivant, j'ai voulu donner du grain à mes volailles. J'ouvre la porte du bâtiment pour prendre du grain. Dans le fond, il y avait du fourrage et ... deux bottes qui dépassaient !...

Vite, je suis allée chercher les Américains qui étaient tout près, en train de creuser leurs trous individuels. Je ne savais pas parler comme eux, mais j'ai pu faire comprendre ce qui m'arrivait. Ils sont venus à deux, ils ont tiré un coup de fusil à blanc, l'Allemand s'est levé; les Américains ont pris son fusil, l'ont cassé et ont fait sortir le prisonnier les mains sur la tête. Après, ils ont fouillé partout pour voir s'ils en trouvaient d'autres. Nous avons vite traité les vaches avec Mme COMBE et nous sommes reparties, mais les volailles n'ont pas eu de grains, j'avais trop peur pour retourner dans le bâtiment.

Mme D. REINE : Le 22, mon beau père, revenant de Ferrières, nous a dit qu'il y avait des Allemands à Ferrières, mais ça ne nous a pas inquiété et nous sommes partis à Bois-le-Roi où les Américains venaient d'arriver.

Tout à coup, les Américains se mettent à creuser leurs trous individuels. Mon beau-père, qui avait fait la guerre de 1914, a tout de suite compris et nous a dit : "*il faut rentrer bien vite, ça va mal*". Une fois arrivés, nous voyons des Allemands plein la cour, et ils ne voulaient pas nous laisser passer. Mais il fallait bien soigner les bêtes et finalement nous sommes entrés.

Tout à coup, les Américains ont tiré, un Allemand a été blessé, sans doute celui qui est mort après : on l'entendait crier de chez nous.

Un gradé allemand est entré chez nous, il a demandé des ciseaux, il a décousu ses galons et les a fait brûler dans la cuisinière. Cette nuit-là, on a couché chez nous, mais tout habillés. Nous avions si peur que nous n'avions pu manger.

Le deuxième jour, ça a recommencé. Les Allemands nous ont dit de nous en aller. Maman avait pris une valise avec tous ses papiers. Mais pendant que nous nous sauvions, la valise s'est ouverte et tout est tombé. Elle s'est arrêtée pour les ramasser mais elle nous disait : "*Laissez-moi, sauvez-vous avec Bernard*".

Tout à coup, un éclat est tombé à côté de Bernard, mon garçon qui était tout petit. Alors, je me suis sauvée. Nous avons été nous réfugier dans les caves à Legros (ce sont des grottes à flanc de coteau, plus loin que Corbelin). Il y avait déjà là beaucoup de monde : Mme FORMOND et ses enfants, M. et Mme BIERRY et leur petit-fils, Mme LEGROS et ses enfants. Il y avait aussi beaucoup d'Allemands (80 ?) et un prisonnier américain surpris près de la Beaujarderie.

J'avais si peur qu'en arrivant, je me suis trouvée mal. Les Français étaient au fond, les Allemands devant. Ils avaient mis un fusil-mitrailleur en batterie. De temps en temps, ils sortaient pour voir ce qui se passait, mais ils mettaient toujours le prisonnier américain devant eux.

Georges NORET est venu nous voir pour nous rassurer, mais les Allemands ne l'ont pas laissé repartir. Il était inquiet parce que sa mère allait se tourmenter et il avait peur que son père vienne voir ce qui lui était arrivé.

Mon beau-père qui causait un peu allemand, parce qu'il avait été prisonnier en 14-18, leur a dit qu'ils feraient mieux de se rendre. Mais un gradé s'est mis en colère, et il est parti pour essayer de s'échapper. Il a voulu emmener les autres mais il n'y en a pas beaucoup qui l'ont suivi. Ils se sont d'ailleurs fait prendre au Petit-Crachis. Les autres sont partis dans la direction des Américains, et nous aussi, mais pas par le même chemin. En arrivant à Corbelin, on s'est retrouvé nez à nez avec eux. Ils marchaient les mains sur la tête, et c'est leur prisonnier américain qui les conduisait !!!

M. G. NORET : Les Allemands sont arrivés le 22 août, vers 6 h du soir. Il y avait des gens de Corbelin qui étaient partis voir les Américains à Bois-le-Roi. Quand ils sont revenus par le chemin de Limosin, il y avait des Allemands chez eux !

Au début de l'après-midi, M. FORMOND était en short, devant "le Pavillon" et il dansait tout heureux de l'arrivée des Américains. Quelques heures après, il déchantait : les Allemands étaient là.

Les Américains ont commencé à tirer le 23 à 7 heures du matin avec des fusants qui faisaient beaucoup de dégâts. Dès les premiers coups, nous nous sommes précipités à la cave, mais les Allemands, qui lézardaient sur les marches de l'escalier, y étaient arrivés avant nous.

Le 22, un Américain a été fait prisonnier à la Fontaine, tout près de ses positions, avec sa moto, par une patrouille allemande. Ils l'ont emmené à la marnière Legros. Quand les Allemands sont revenus de patrouille à la Fontaine, ils étaient tout sales : pour les récompenser, leur chef leur a donné un énorme cigare.

Dans notre cave, il y avait 20 soldats allemands, ma sœur, mes parents et moi-même. Le père LANDRY est venu nous y rejoindre quand sa maison a été atteinte par les obus. Deux soldats qui ne voulaient pas se rendre sont partis. Je les ai retrouvés plus tard à la marnière. La poussière s'était infiltrée dans notre cave. M. CUISSARD disait que, vu du bourg, le hameau de Corbelin était recouvert par un nuage de poussière et de fumée. La nuit suivante, il y a eu un orage très violent et c'est l'eau qui a mouillé le sol. Le curé était venu pendant une accalmie. Il disait que tout était fini, mais juste à ce moment-là, ça a recommencé et il est venu aussi dans notre cave.

Les Américains sont arrivés sans bruit : ils ont lancé un caillou dans la cave, papa est venu sur le seuil et les a vus. Ils demandaient : "*Boches ? Boches ?*" Papa était bien ennuyé car il y avait 20 Allemands derrière lui et toute sa famille et d'autres personnes. Aussi, il a fait un signe négatif de la tête. Les G.I. se sont éloignés, et vite papa les a envoyés prévenir un peu plus loin. Les Allemands n'ont pas résisté et sont partis prisonniers.

Je savais qu'il y avait des habitants du hameau réfugiés dans la marnière. Je suis allé leur dire que Corbelin était occupé par les Américains, mais ... il y avait aussi des Allemands qui m'ont empêché de repartir et m'ont fait mettre dans le fond avec les autres Français.

Des soldats voulaient se rendre, mais leur chef ne le voulait pas : il les a fait mettre en rangs, mais un soldat en colère a brisé la crosse e son fusil contre la porte de la marnière. Finalement, le chef est parti avec un autre soldat en passant par les buis. Il a été pris quand même, je l'ai revu à Corbelin.

Ma sœur Suzanne était inquiète de ne pas me voir revenir. Elle est venue aux nouvelles, mais elle a aperçu 2 Allemands et elle est repartie bien vite.

Si les Allemands avaient été méchants, ils auraient pu tirer sur la foule des gens de Griselles qui venaient voir après la bataille car ils avaient mis une mitrailleuse (ou mitraillette), mais ils n'en ont rien fait.

Finalement, les soldats sont partis avec l'Américain. Avant de partir, ils nous ont interdit de sortir avant 8 heures du soir. Mais, à peine avaient-ils tourné le coin du chemin, nous nous sommes précipités dehors.

Dans cette grotte, il y avait, outre les Allemands, les THÉVENON, les LEGROS, les FORMOND, Gus DUMAS avec toute sa fortune dans un sac en jute sur l'épaule. C'est un soldat allemand qui a apporté Bernard REINE qui était tout petit car sa mère s'était trouvée mal.

Le lendemain, les Américains ont tiré sur Bel-Air où il y avait des Allemands avec des mortiers. M. FORMOND qui était en train de tirer de l'eau à notre puits, voyant passer les obus tout rouges dans le ciel (il commençait à faire nuit), a eu si peur qu'il a tout lâché, la chaîne s'est cassée et nous ne pouvions plus nous servir de notre puits !!!

Il y a eu 5 morts allemands : j'en ai emmené 4 au cimetière dans un tombereau ; le cinquième a été retrouvé 8 jours plus tard, par Georges MONTAGNE, dans un champ, sous un pommier. Il avait été criblé de balles, probablement par un char.

L'infirmerie était chez Arsène PELLETIER.

Il y a eu 22 chevaux tués : la plupart se trouvaient aux alentours du Pavillon. Pour les enterrer, on a fait un grand trou chez VOUËTTE et j'ai attelé les deux nôtres pour tirer les bêtes crevées dans le trou. Il faisait très chaud, les chairs commençait à se décomposer, il y a même une bête qui s'est cassée en deux tellement elle était pourrie et les vers grouillaient à l'intérieur !!!

Ce n'était pas vraiment un travail agréable. Mes chevaux non plus n'appréciaient pas cette tâche, ils renâclaient et il fallait les tenir serré.

Heureusement le curé s'est débrouillé pour trouver de la chaux vive à mettre sur les carcasses, sinon nous aurions risqué gros. Il est allé aux Collumeaux avec COMBES et ils ont ramené un tombereau tellement plein qu'aux Accacias, le cheval avait peine à monter la côte.

Un collaborateur : Un jour, en allant au pressoir, j'ai trouvé des tracts lancés par des avions. J'en ai ramassé et je les ai distribués aux hommes qui attendaient leur tour chez CHATAIN. Le soir même, les gendarmes me recherchaient, EZANNO m'avait dénoncé !

Heureusement, j'ai avoué tout de suite, semblant croire que je ne savais pas que c'était défendu. Ils se sont contentés de gronder un peu fort.

Quand les Allemands sont arrivés à Corbelin, EZANNO est allé les voir, leur parler, et après il disait qu'il allait arranger ça.

Mme DUFRESNE (ex-FORMOND) : Nous étions venus habiter Griselles en 1939, avec nos trois enfants. Il nous avait semblé préférable d'habiter à la campagne. Au moment de la libération, j'habitais chez Arsène PELLETIER, juste au cœur des positions allemandes, malheureusement.

Trente six heures avant l'arrivée des Américains, à minuit, on frappait à ma porte. Mon mari était absent. Je suis allé ouvrir. C'était un soldat armé : mitraillette, grenades ... Il était habillé en vert-de-gris. Les tenues américaines et allemandes avaient à peu près la même couleur, aussi naïvement je lui demande : "*Allemand ou Américain ?*" - "*Moi, allemand*". Qu'est-ce que j'avais peur. Je lui ai montré mes 3 enfants qui dormaient et je lui ai fait déposer ses armes à la porte. Puis, il est entré. Je lui demande ce qu'il veut : "*Ma moto kaput ! Je veux de la lumière pour réparer*". Je suis allée chez Auguste DUMAS, un vieil homme qui habitait tout près, on lui a donné de la lumière et nous avons attendu. SA moto était plus loin, le long de la route. A 2 heures du matin, il nous a rapporté la lumière et il est reparti.

Le lendemain, j'avais la visite des F.F.I. qui m'ont demandé pourquoi j'avais reçu un Allemand. Ils regrettaient de ne pas l'avoir descendu. Heureusement que le père DUMAS était témoin. Comme on le connaissait bien, il n'y a pas eu d'histoires. Moi toute seule, je n'étais qu'une réfugiée. Est-ce qu'on m'aurait fait confiance ?

Quand les Allemands sont arrivés, un qui était à côté de ma maison a tiré sur l'avion "mouchard" américain. On a su après qu'il avait atteint le pilote et que c'est son camarade qui avait ramené l'appareil dans les lignes américaines.

Les gens du hameau, voyant que ça aillait mal, m'ont prévenu qu'on pouvait se réfugier dans les marnières à Legros, et nous y sommes tous partis. Il y avait là la famille THÉVENON-REINE, les LEGROS, Jacques BABIN, Auguste DUMAS et nous 5. On n'avait rien à manger, rien à boire. Nous avons passé la nuit là-dedans.

Le lendemain, on a vu déferler les Allemands qui couraient à toute vitesse dans les prés, sautant par dessus les meules de foin. Les chevaux aussi, attelés à des cantines, galopèrent à fond de train en remontant sur Ferrières. Deux soldats tchécoslovaques ont vu la grotte et y sont entrés, puis d'autres les ont suivis. Après le Tchèque nous a donné un peu de "schnaps" pour faire dormir les enfants.

Les Allemands nous ont menacés avec défense de sortir. Georges NORET est venu nous chercher, mais ils l'ont gardé avec nous.

Les troupes de choc américaines étaient installées chez nous quand nous sommes arrivés. Sans réfléchir, je pose mon sac sur le banc pour aller voir si mon mari arrivait. Hop ! Mon sac s'est envolé avec tous les bijoux, mon argent, mes papiers et mes cartes de ravitaillement. J'étais désespérée. L'abbé Piédoux, qui parlait anglais, a essayé de les attendrir mais il n'y a rien eu à faire.

Le soir, les tirs ont repris accompagnés par un gros orage. Cette fois, nous sommes allés dans la cave des NORET, près de chez nous. Annie avait eu tellement peur que nous sommes retournés y coucher pendant 8 jours. Il ne fallait pas partir trop tard, car, même avec les Américains, il y avait le couvre-feu.

Nous redoutions que les enfants ramassent des objets dangereux : détonateurs, grenades, etc ... Et ils n'étaient pas faciles à surveiller. Jean-Pierre s'était déjà éloigné quand les Allemands étaient arrivés. C'est un soldat qui me l'avait ramené. Par miracle, il n'y a eu aucun blessé, ni chez les enfants du village, ni parmi les nombreux curieux venus de partout, principalement de Montargis.

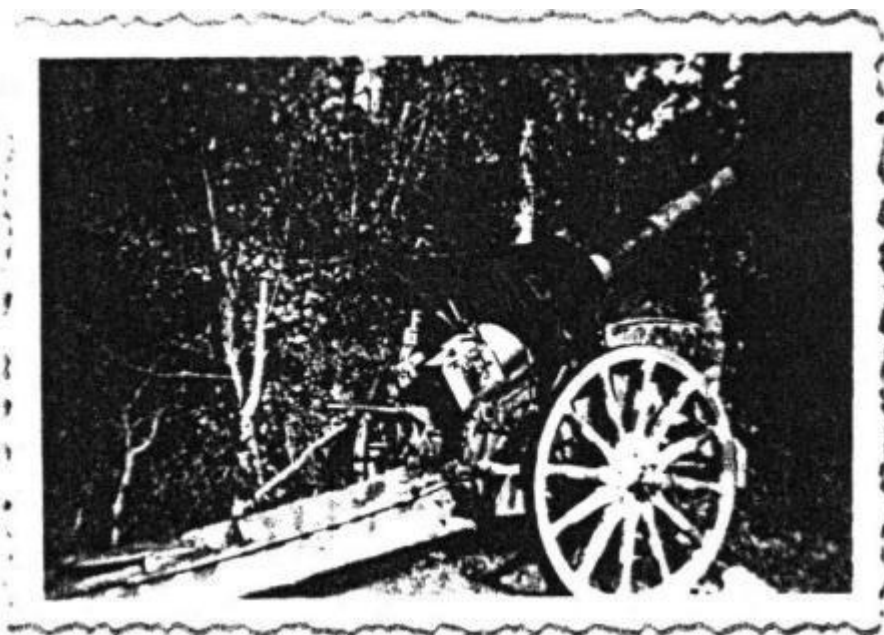
Melle M. LEGROS : J'ai presque tout oublié. Je me souviens seulement que nous avons mis notre marnière à la disposition des gens du hameau. Elle est très grande et il y a une épaisse couche de terre au dessus. Ce sont mes grands-parents qui l'ont creusée, je crois. Ils ne pensaient certainement pas qu'un jour, nous y serions à l'abri des obus américains.

Par contre, nos toitures et bâtiments ont été endommagés. Il y avait un camion allemand juste devant la maison et un autre derrière. Nous étions bien mal placés.

M. THEVENON : Le premier jour, nous nous sommes sauvés dans la marnière à LEGROS. En descendant vers chez PASQUET, la valise de maman s'est ouverte, on a tout ramassé en vitesse car ça commençait à tirer. Dans la cave, nous étions un certain nombre de familles françaises du hameau. Les Allemands sont arrivés après. Mon père qui parlait un peu allemand (il avait été prisonnier en 1914) a parlé à un soldat allemand et le soldat a quitté ses armes et cassé la crosse de son fusil. Il y avait une grosse jument allemande qui avait soif. Elle est venue dans la cour de la ferme, on lui a donné à boire. Elle est repartie, un éclat d'obus l'a tuée quelques mètres plus loin.



**La maison d'Auguste DUMAS a beaucoup souffert des bombardements
(Cliché G. Noret)**



**Un canon allemand derrière une haie, photo prise après la libération
(Cliché G. Noret)**

La Libération vue de la Martinière

M. M. DELACOUR : Nous habitons à la Martinière et nous pouvions bien voir ce qui se passait au loin car la Martinière est légèrement surélevée.

Deux ou trois jours avant la Libération, on a vu des Allemands qui arrivaient par la route de La Selle. Ils sont entrés dans le bourg et ils sont repartis en direction de Ferrières. Paraît-il qu'ils étaient fatigués, mais cela ne les empêchait pas de chanter.

De Ferrières, ils sont revenus sur le Bois-Clair et sur Corbelin. On voyait l'avion mouchard des Américains qui tournait au dessus de Corbelin. Ensuite, il s'est posé du côté du Ménillet.

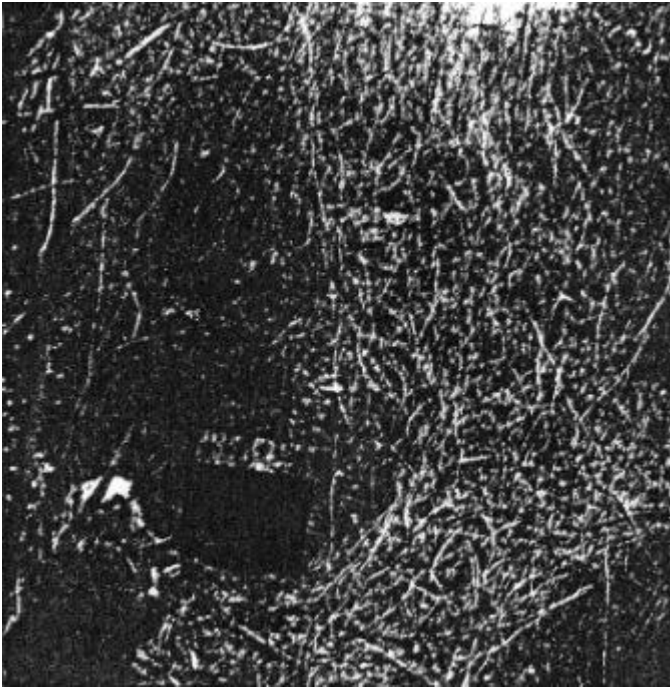
Le jour de l'arrivée des Américains, je travaillais chez Maurice HONNEGER. On entendait gronder dans le lointain les convois américains. Puis on les a vus arriver et s'éparpiller dans les champs derrière le château de la Fontaine.

Le lendemain matin, la canonnade a commencé. On entendait très nettement les départs et les arrivées. Le soir, on tirait encore et les détonations se confondaient avec le bruit du violent orage qui a éclaté au début de la nuit.

C'est autour du "Pavillon" qu'il y avait le plus de chevaux tués. Les soldats les avaient attachés à la haie et ils avaient été tués sur place.

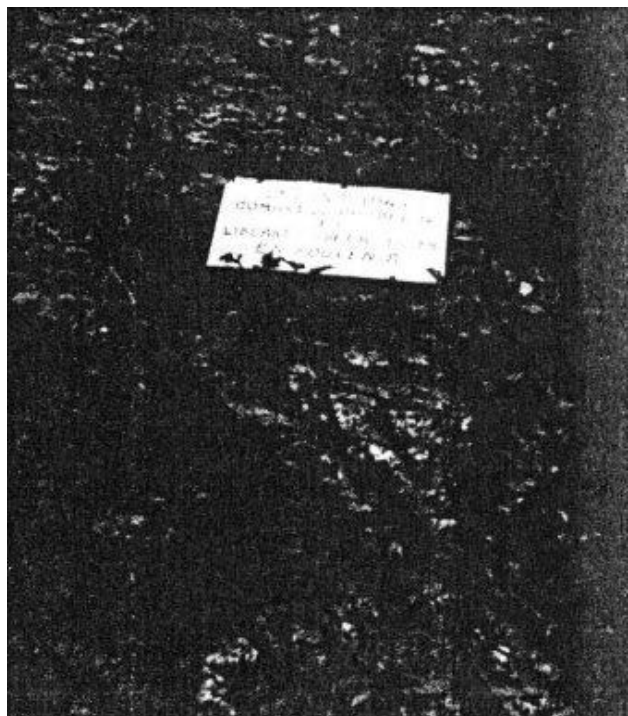
Le 2^{ème} jour après la bataille, on a demandé des volontaires pour aller enterrer les chevaux. J'y suis allé comme la plupart des hommes de la commune. On a formé des équipes de 3 ou 4. On faisait des trous à côté des chevaux quand c'était possible et on les faisait basculer dedans. La terre était très dure : sèche, pleine de caillasse et il faisait très chaud, mais on a fini dans la journée car c'était urgent.

Vu la température, les chevaux avaient rapidement gonflé. Le père RENAULT, le boucher, leur perçait le ventre pour qu'ils n'éclatent pas. On a mis de la chaux dessus car ils n'étaient pas enterrés creux.



**L'entrée de la
marnière LEGROS**

**Seule, aujourd'hui, une
plaque scellée sur le mur
rappelle le souvenir de
ces heures d'angoisse**



La libération vue du Bourg

Marie-Louise RENEAUD : La mairie-école constitue un poste d'observation idéal. C'est la plus haute maison du bourg et quatre vasistas, disposés aux 4 points cardinaux, permettent de voir dans toutes les directions. Le 21 août, quand quelqu'un crie : "*Voilà les Allemands !*", je suis vite montée dans le grenier. Ils venaient de La Selle, fourbus. Ils me faisaient penser, la neige en moins, à une gravure représentant les Soldats de Napoléon pendant la retraite de Russie.

Quand on a annoncé" : "*Les Américains sont à Bois-le-Roi*", je me suis précipitée, jumelles en mains, au vasistas sud.

Un tank américain était là, admirablement camouflé. Mais pendant que je regardais, il fait virer sa tourelle et braque son canon juste dans ma direction ! Vite, je saisis un petit drapeau tricolore, préparé à tout hasard, et je l'agite au dessus du toit. Plus tard, j'ai pensé que les Américains devaient aussi avoir des jumelles. Une tête les observant par un vasistas a dû les inquiéter. Ouf ! Ce n'est pas drôle d'être prise pour cible par un canon, fut-il américain.

Les vélos : Le matin du 21 août, Jean nous a dit : "*Si les Allemands lâchent, ils vont s'emparer de tous les vélos disponibles*". Mais où cacher les nôtres ? Finalement nous optons pour le tas de fagots qui se dresse dans un coin de la cour de l'école. Il a fallu déménager les fagots, disposer les vélos protégés par une toile cirée, remettre les fagots en place et balayer les brindilles.

Il était temps ! Quelques heures plus tard, la "division sur tombereaux" arrivait ! Beaucoup de soldats épuisés, qui se reposaient en classe, auraient donné cher pour mettre la main sur ces vélos cachés à quelques mètres d'eux.

Monsieur FOLLET, notre garde-champêtre, qui habitait en face de l'école eut moins de chance. Allant chercher un papier chez lui, il pose un court instant son vélo contre le grillage. Quand il revient, il voit un soldat allemand qui s'éloigne avec. Il court, arrive à saisir la selle, mais l'autre appuie sur les pédales. M. FOLLET est vieux, il doit lâcher prise. Un lieutenant allemand était là par hasard. J'obtiens qu'il fasse un bon de réquisition pour que notre garde soit indemnisé. L'officier écrit quelques mots et signe.

Quand nous avons traduit son certificat, il avait inscrit que le vélo avait été réquisitionné pour aider l'armée allemande en déroute ! Il ne devait pas être nazi, à moins qu'il ait été tout simplement lucide. M. FOLLET récupérerait un vélo quelques jours plus tard, à Corbelin.

Le Prisonnier russe : Pauvre prisonnier russe ! Il avait eu très peur des "terroristes". Enfin rassuré, il est parti content avec les Américains. Nous avons appris plus tard que, respectant un accord signé avec Staline, les Américains avaient renvoyé en U.R.S.S. tous les prisonniers russes, et qu'ils avaient immédiatement été fusillés !

L'affaire du bois de Forville : A peine les Américains étaient-ils arrivés dans le bourg que l'on vient signaler à la mairie que des Allemands se cachaient dans les bois de Forville. Difficile de leur expliquer le chemin, aussi mon mari s'offre-t-il à les y conduire. Comme j'avais peur qu'il lui arrive quelque chose !

Une ½ heure après, ils étaient de retour. Jean était en admiration devant ces voitures qui passaient partout. Par contre, il pensait que les Allemands n'avaient pas eu grand mal à échapper aux balles américaines. *"On a fait 2 fois le tour du bois en tirant à hauteur d'homme parmi les arbres et on est reparti "*.

Distributions : On avait ramené de Corbelin 2 pleines voitures d'effets militaires, surtout des habits, car ce qui avait de la valeur s'était "vaporisé" tout de suite après le combat. Il a été décidé de distribuer des habits à tous les habitants. Pour ma part, j'ai eu une couverture grise, transpercée de place en place par des éclats d'obus, dans laquelle j'ai pu faire 2 capes pour mes enfants, une capote que j'ai teinte en bordeaux pour faire une jupe et une culotte de cheval dont le cuir chromé m'a servi à ressemeler les chaussures.

Mais les Américains eurent vent de la distribution, et vite, ils se sont précipités pour emporter des "petits souvenirs". Les épaulettes des gradés allemands avaient leur préférence ainsi que les rubans des décorations.

Alors, il s'est produit une chose qui m'a profondément choquée. Un Américain (blanc) m'a dit en désignant un gradé (noir) : *"Il n'a pas besoin de souvenirs, il ne faut pas lui en donner"*. Comment admettre que 2 officiers, de la même armée, disent cela.

J'ai l'esprit contrariant dans ces cas-là. Quand le Noir est venu me demander un souvenir, je lui ai glissé dans la main une Croix de fer, la décoration suprême des militaires allemands, il y en avait très peu et je les avais récupérés. Après un rapide coup d'œil aux alentours, le Noir m'a souri et l'a glissée dans sa poche. Ah, ce racisme !

J'arrivais de Montargis et j'ai vu plein d'Allemands dans la cour de la ferme. On m'a dit qu'il y avait un blessé de la Résistance caché. Alors, j'ai pris un seau d'eau, des chiffons et de l'alcool et j'ai été nettoyer ses plaies.

Pendant ce temps, dans la cour, de l'autre côté de la porte, les Allemands discutaient en cassant la croute. Le blessé, qui avait toute sa connaissance, m'a demandé qu'est-ce que c'était que ce brouhaha qu'il entendait. Quand je lui ai dit que c'était des soldats allemands qui mangeaient, il a eu peur que nous ayions des ennuis. La doctoresse LANSOIS devait venir le soigner, mais quand elle a vu la cour pleine d'Allemands, elle a continué son chemin. Elle est revenue quand ils étaient partis. Elle a pansé le blessé et je suis partie chez ma belle-mère.

Mme Marie-Rose THIERRY : Quand les Allemands sont passés, le 21 août, nous avons fermé les volets. Quand la bagarre a éclaté à Corbelin, je suis descendue avec ma mère dans la cave. M. JULY, notre voisin, nous annonçait ce qu'il voyait de la fenêtre de son grenier. Nous n'avons vu les Américains que lorsqu'ils sont partis. Ils avaient une grande quantité de matériel.

M. F. F. : A Maison-Rouge, nous ne savions pas trop ce qui se passait. Mais quand les Américains ont tiré des obus en direction du Bois-Planté, nous nous sommes planqués

dans la meilleure de nos caves. Quand les Américains sont partis, nous avons été voir le matériel qui défilait. Les soldats jetaient parfois des affaires aux enfants.

Mme Lucienne LEMARCHAND : Quand la bataille de Corbelin s'est déclenchée, mon père était à Corbelin, chez Louis NORET, dans la cave avec la famille NORET. Et nous, nous étions à la maison, sans cave où nous réfugier et sans mon père pour nous dire ce qu'il fallait faire. Nous avions très peur et ma sœur Andrée pleurait. Papa n'a pu revenir qu'à onze heures du soir.

Le lendemain, les Américains sont arrivés en jeep. Ils distribuaient des cigarettes, des chewing-gums, des bonbons, même des boîtes de conserve.

M. André BESNARD : Les Allemands, ligne de chemin de fer coupée, ont débarqué à Gron, dans l'Yonne, à côté de Sens. Ils ont réquisitionné tous les chevaux et les voitures des villages voisins afin de continuer leur route (même un 4-roues).

Sitôt la bataille de Corbelin achevée, FOURNILLON, le chef des F.F.I. du coin est venu me chercher pour que je m'occupe des chevaux qui erraient. Ce n'était pas un petit travail. Les Allemands avaient coupé les licols avant de les lâcher.

Je suis monté sur une jument alezane pour pouvoir rattraper les chevaux. Un mulet a failli me renverser quand j'ai voulu le prendre. C'est un soldat américain, qui près de là cherchait un pistolet à titre de souvenir, qui m'a aidé à le maîtriser.

On a ramené environ 120 chevaux de Corbelin qu'on a immatriculés immédiatement. M. RENAUD les inscrivait sur un registre, je les marquais au fer rouge sur le sabot, marque qu'on ne pouvait dissimuler.

Beaucoup de cultivateurs de l'Yonne ont retrouvé leurs bêtes. Quand ils arrivaient, les chevaux les reconnaissaient et se mettaient à hennir. Un pauvre vieux était venu chercher son cheval mais je lui ai dit qu'il ne le reverrait pas, il avait été tué à Corbelin. J'ai pu lui faire avoir un cheval de l'armée allemande.

Un cultivateur de Gron avait un bon de réquisition "à payer après la fin de la guerre". Mon neveu, Lulu GARNIER, est venu m'aider à attraper les chevaux. Comme nous partions, un cultivateur, attablé à la terrasse du café, m'a crié de lui rapporter une bête. Il l'attend encore !

Deux chevaux blessés ont été opérés dans ma cour par M. COLLET, le vétérinaire. Il leur arrachait les éclats d'obus dont ils étaient truffés. L'un d'eux a été chez BILLE de la Ronce, l'autre est allé chez monsieur BALLOT. Les chevaux qui étaient trop grièvement blessés ont été abattus. Si mes souvenirs sont exacts, il y en avait neuf. On a distribué la viande aux habitants de Griselles et on en a envoyé à Montargis.

Il y a eu une dizaine de chevaux tués. Il fallait les enterrer rapidement car il faisait très chaud. Le maire n'a voulu s'occuper de rien. Au lieu de les faire enterrer pas les prisonniers allemands, ce sont les Français qui ont écopé de la corvée. Le curé PIÉDOUX s'est procuré de la chaux qu'on a mise sur les chevaux avant de les recouvrir de terre.

Le spectacle n'était pas joli. Il y avait des chevaux tués un peu partout : un dans le bois vers chez MÉRY, trois en direction du Bois-Clair. Près de la Boismilleterie, il y avait un cavalier qui avait été tué à côté de son cheval. Je lui ai mis une couverture sur la figure.

Il est étonnant qu'il n'y ait pas eu plus d'accidents : les gamins étaient déchainés. Ils s'amusaient avec des grenades à manches. Derrière chez LEGROS, un canon allemand avait reçu un obus américain qui s'était directement enfilé dans l'âme sans exploser. Drôle de coïncidence !

On a appris ensuite qu'il y avait aussi un détachement allemand à La Queue de l'Étang.

Un soldat américain était venu à travers les prés jusqu'au Liard. Les POTHIER, des réfugiés parisiens, l'avaient invité à souper. Mais les Allemands patrouillaient tout près, dans la vallée, juste au dessous du camp américain : ils l'ont fait prisonnier.

Le lendemain, l'Américain est revenu les voir et leur a raconté que les Allemands l'avaient emmené près de Corbelin et l'avaient attaché au pied d'un chêne, où il est resté pendant tout le bombardement. Mais ???

Nous étions à Bois-le-Roi près des Américains quand l'automitrailleuse est partie en reconnaissance (celle qui a été détruite). Les G.I. faisaient la chasse aux gosses qui s'obstinaient à rester près d'eux, sans se rendre compte du danger.

S. H. : Ce dont je me souviens le mieux, c'est que nous étions montés dans le grenier de l'école. On avait ouvert un vasistas et on regardait les Américains avec une jumelle, mais nous avons été obligées de mettre des caisses sous les vasistas car nous étions trop petites.

Arlette était partie pour leur porter un panier de pommes mais ils lui ont dit de partir vite, c'était dangereux : zone de combat.

Paul LEBEAU, notre secrétaire de mairie, était venu avec son vélo pour voir les Américains, et au moulin des Aulnes, il s'est trouvé face à face avec ... des Allemands !

Il a fait demi-tour très, très rapidement.

Le soir, Arlette jouait du piano. Deux Américains qui passaient l'ont entendue et ont demandé la permission d'entrer. Maman leur a fait déposer leurs armes à l'entrée. L'un d'eux, nommé Ralph, je crois, s'est assis au piano et a joué longtemps. Il jouait merveilleusement bien.

Faute de temps et faute de place, je n'ai pas interrogé tous ceux qui ont vu les événements. Je n'ai pas publié non plus tous les documents que j'ai. Cependant si quelqu'un a d'autres souvenirs à raconter, je serais heureuse de le savoir. Cela me permettra de compléter l'exemplaire qui ira aux Archives Départementales.

A tous ceux qui m'ont aidée, je dis un grand merci.

Marie-Louise RENEAUD

